

Pêche, sagesse et éducation¹

Philippe NICOLAS

Créateur et animateur depuis 7 ans de l'atelier « pêche » d'une école chrétienne des environs de Paris.

Le jeune pêcheur qui s'inscrit et participe aux activités de l'atelier est en apparence un solitaire, assez timide, socialisé avec une minorité dans la classe, il aime crapahuter pendant ses temps libres dans le parc, près des étangs, ramasse des morceaux de bois, scrute le sol, aime lire des ouvrages aux thèmes variés.

Un anxieux

Il pourrait être comparé voire *étiqueté* de *Petit Emile* de Jean-Jacques Rousseau, tant son comportement et sa participation orale sur le temps de classe sont curieux et en décalé avec le groupe classe. En raisonnant sur le devenir, c'est à dire, si l'on accepte de vivre des après-midi avec lui et ce régulièrement, ce qui est le cas dans la vie de l'atelier, on a de véritables surprises. Ces jeunes atypiques qui n'entrent pas dans le moule de ce que la société demande pour la tranche d'âge, montrent qu'ils sont socialisés différemment dans d'autres lieux, ils ont une autre forme de socialisation, parfois plus sensible, plus discrète et ce principalement avec le monde naturel.

Le jeune au départ qui choisit l'atelier de pêche a un handicap relationnel, une sorte de faille, de blessure secrète et parfois profonde. Je pourrai dire qu'il a du mal à se socialiser dans le groupe classe comme la plupart des autres jeunes. La relation avec les autres du même âge lui fait peur. Il est vite catalogué comme *coincé* ou en manque de confiance personnelle. Je pense ici à *Thibault*, un jeune en grosses difficultés d'appartenance au sein de la classe et dans sa propre famille, qui a très vite découvert des liens privilégiés dans l'environnement de l'étang de l'école dans la pratique de la pêche à la ligne. *Xavier, Jean Baptiste, Jérémie* (un ancien qui a quitté l'atelier cette année), *Paul* étaient dans ce profil de jeunes dits introvertis et angoissés. Paul ne pouvait pas partir du domicile familial sans vivre des tensions intérieures vives et souvent extrêmes qui le conduisirent à mentir et à inventer des prétextes familiaux pour s'interdire les sorties pêche de l'atelier. En discutant avec

¹ Philippe NICOLAS, *Pêche et éducation. Activité pêche proposée à un groupe d'élèves de l'Ensemble Mariste de la vallée de Montmorency*. Maîtrise de Sciences de l'éducation, septembre 2002, 170 pages, plus nombreuses annexes, sous la direction de René Barbier

lui, en lui proposant des parties de pêche assez proches de chez lui, il a pu s'affranchir progressivement de ses peurs primales.

La pratique régulière de la pêche loin de l'agitation et des bruits du monde leur a fait du bien, notamment dans leur première année de vie de groupe dans l'atelier. Très rapidement ils se sont sentis bien, à leur place, avec comme signe d'épanouissement des sourires et des prises de parole avec le groupe, avec comme signe de réussite des expériences vécues au bord de l'eau avec la prise de poissons. C'est dans cette distance par rapport à des contextes oppressants où ils ont parfois beaucoup de choses à gérer, qu'ils se retrouvent, se pacifient, se construisent. C'est déjà un face à face avec eux-mêmes dans cette solitude qui n'est pas isolement.

Cette difficulté de socialisation (peurs, blocages, blessures) avec le monde urbain, commune pratiquement à tous les jeunes pêcheurs est précisément la brèche pour découvrir une autre forme de socialisation : une appartenance sensible, vibrante au monde naturel. Tous les jeunes qui ont éprouvé des tensions intérieures avec leur rythme de vie, se sont en quelque sorte *retournés* dans le sentiment d'une confirmation unique et positive de leur personne, dans leurs expériences vécues en lien avec le monde naturel. Ils ont en fait éprouvé, reconnu en eux-mêmes qu'ils étaient aimables et précieux. Ce retournement est en fait une conscience existentielle. Frère David ² dans son dialogue avec Aitken Roshi parle de *renversement de pensée*, c'est à dire une vision soudaine qui change tout.

Éloge de la brèche

Annie Dillard ¹, dans *Pèlerinage à Tinker Creek*, écrit sur ces brèches chez l'humain qui sont en vérité de véritables passe ports dans la connaissance de soi et du monde :

Les brèches, voilà l'important. Oui, ces brèches sont bien les seules demeures de l'esprit, des altitudes et des latitudes d'une minceur et d'une pureté si éblouissante que l'esprit peut s'y découvrir pour la première fois, comme un aveugle qui aurait recouvré la vue. Ces brèches sont les fentes du rocher où l'on s'accroupit pour voir le dos de Dieu ; ce sont les failles entre les montagnes et les cellules où pénètre la lame du vent, les fjords glacés qui vont s'amincissant et clivent les parois du mystère. Hisse-toi jusqu'à ces brèches et glisse-toi dedans. Si tu arrives à les

² Steindl-Rast David, Aitken Robert, *Frères de terre et d'Esprit, Dialogue entre un maître zen et un moine bénédictin*, Les Editions de Relié, 2000, p 23 / 245.

¹ Dillard Annie, *Pèlerinage à Tinker Creek*, édition Christian bourgeois 1974, P 390.

trouver, car elles aussi sont mouvantes et fugaces ; traque-les, ces brèches. Rentre ta clé grinçant dans une fissure du sol, tourne-la, et tu découvriras – plus encore qu'un érable-, un univers tout entier.

Notre monde économique et social qui prévaut à l'image, à la rentabilité, à la vitesse, à la concurrence, à la compétitivité et ne prend pas en considération la dimension de la personne, les personnes moins productives, moins brillantes sur le plan intellectuel, que les quelques élites sont laissées pour compte. Les écoles chrétiennes qui ont pourtant l'héritage d'écrits comme l'évangile qui appelle à la liberté, à la joie et à l'abondance sont compétitives et ce dès la maternelle. Les enfants dès la première section de maternelle sont en rivalité, en concurrence d'évaluation. Cette *dynamique pyramidale*, on le sait, laisse pour le peu d'élus qu'elle reconnaît, une grande majorité qui survit avec une image blessée d'eux-mêmes.

Nombreux sont les jeunes qui dès le départ désapprouvent ce système sans pour autant le verbaliser, car il n'y a pas d'écho dans leur entourage par rapport à cette prise de conscience. Ils passent ainsi les années scolaires, avec quelque chose d'entaillé en eux-mêmes, qui révèle une attente de vivre réellement autrement. Ils vivent avec une brèche d'insatisfaction, d'incompréhension, de non-adhésion au monde social, sans pour autant, faut-il le répéter le voir clairement en eux. Ces jeunes dans les malaises qu'ils stigmatisent ont recours à des psychothérapies, c'est le cas pour quelques jeunes de l'atelier de pêche et nature.

Ces brèches sont, je le découvre depuis ces années d'encadrement de l'atelier de pêche sont l'occasion pour chaque jeune de se découvrir, de faire des expériences essentielles réelles dans le régulier des après midi passées au bord de l'eau.

Déjà un sentiment d'allègement exprimé par tous. *Dans la pêche, on ne pense à rien, on est heureux, c'est tout !* partage Guillaume. Un dynamisme recouvré dans la simple pratique de la pêche à la ligne dans l'éducation au temps présent qu'elle suscite ; un émerveillement face à la vie qui oriente le jeune dans la perspective d'une réconciliation avec la vie, *Il y a un lieu, où je me sens bien, où je me sens vivre*, exprime encore Guillaume ; et puis un sentiment joyeux qui sourd chez chaque jeune après un temps de pacification intérieure, sont les sentiments de bien être éprouvés par ceux qui sont fidèles à la pratique de la pêche.

Ce qui m'interpelle dans ces brèches, c'est bien l'intime conviction que la vie dans son flux s'y engouffre, les traces et les échos des brèches de référents spirituels en disent beaucoup sur cette vie qui prend soin de l'homme au-delà de tout ce que l'on

peut imaginer. Il y a un autre entendement derrière les conditionnements subtils qui prônent pourtant la liberté, c'est ce que permettent ces brèches : l'expérience d'une appartenance quasi filiale avec la vie.

Krishnamurti, François d'Assise, Charles de Foucault, Claire d'Assise, Jean de la Croix, Elan Noir, ont connu des brèches immenses de non-sens dans leur vie, de leurs expériences *noétiques*, ils offrent en partage la réalité d'un cosmos animé, protecteur de la vie. Ils disent surtout dans la question des brèches le formidable retournement, véritable libération du non-sens et de la souffrance qui les accablaient dans l'expérience unique de l'amour inconditionnel. Thérèse de Lisieux, dans ses poésies écrit : *Toi qui connais ma petitesse extrême, tu ne crains pas de t'abaisser vers moi !*

On peut comprendre que c'est précisément cette faiblesse apparente des brèches, qui devient véritablement force dans le devenir sujet libre et joyeux. Cette compréhension spirituelle de ce qui pouvait être perçu comme handicap devient au contraire le passage, la clé, véritable joyau, riche de conséquences dans le devenir sujet libre et joyeux. *Ces brèches* proposent à l'éducation des pistes importantes, notamment dans la prévention du monde social déshumanisé et déshumanisant et dans la possibilité d'une sortie de la crise. La brèche n'est pas seulement passage vers l'éveil à la vie, elle est véritablement voie de renaissance.

Guéri, réconcilié ou renaît par l'environnement, le jeune s'en fera l'ami défenseur, s'autorisant de plus en plus de temps *communiel* avec le monde naturel. Les jeunes qui fréquentent l'atelier arrivent d'ailleurs très facilement au bout de quelques semaines de vie dans l'atelier à traduire ces libéralités nouvelles. Le sentiment partagé, exprimé de se sentir vivant dans *l'ici et le maintenant* dans une confrontation avec la vie au bord de l'eau les quatre saisons de l'année, est manifeste tant sur leurs lèvres quand on les écoute, que sur leur regard quand on les regarde.

Si le jeune pêcheur aime la solitude dans le monde naturel, c'est qu'il y trouve son compte et que ce compte l'épanouit. Dans *La Grande Rivière au cœur trouble* d'Hemingway, le héros pêcheur a une double relation avec la nature environnante, tantôt il en discerne les éléments, tantôt il fait corps avec elle et en a une perception plus confuse, c'est *la relation communielle* qui l'emporte ; elle persistera lorsque le pêcheur sera mobilisé par l'imminence de l'action. Il arrive que *l'halieute* à force de vivre en symbiose avec la nature et l'eau, passe du stade

prédateur au stade contemplateur et parvienne à concilier les deux. Il entre dans cette affirmation de Giono¹ qu'il fait sienne : *Tu es obligé d'aimer le monde.*

Cette socialisation avec le monde naturel inquiète davantage certains parents que la pratique pulsionnelle des jeux vidéo, c'est ce que je peux remarquer dans la rencontre régulière avec les parents.

Ces parents inquiets au sujet de l'avenir de leurs enfants ne peuvent évaluer sereinement cette attirance pour *le Vivant* et se posent la question de ce que leurs enfants feront plus tard. Trop peu d'orientation pour le monde naturel sensible, c'est le constat que l'on peut faire. La richesse singulière de ces jeunes interroge les systèmes éducatifs scolaires et montre qu'il y a une véritable pauvreté dans le secteur professionnel en lien réel avec le monde naturel.

Je pense à *Nicolas*, timide dans le groupe classe développe des dons quasi surnaturels avec les animaux qu'il apprivoise. Je pense aussi à *Corentin* qui est arrivé une fois, au secrétariat de l'école avec un ragondin tout à fait tranquille, qu'il portait dans ses bras, créant une peur bleue au personnel administratif paniqué qui affola alors l'animal qui déguerpit à toute allure vers l'étang.

Un contemplatif

Le jeune pêcheur avec le peu de matériel qu'il a avec lui lors de ses *itinérances* au bord de l'eau va à la rencontre du poisson, l'objet de sa quête qui ne cesse de le séduire pour son agilité, sa nage, sa vivacité, sa liberté ; en s'émerveillant devant le spectacle de la vie.

Chaque parcelle de vie devient objet de contemplation. *Par rapport à moi, le talus qui borde ma route est plus riche que l'Océanie. Comment pourrais-je me décider à m'en aller un mètre plus loin, quand je n'ai même pas pu dénombrer les joies de cet endroit où je me suis arrêté ?* Ecrit Jean Giono² dans *L'eau vive*.

Aujourd'hui, je suis réduit au rôle d'observateur. Le moindre de mes mouvements mettra la truite en fuite. J'aimerais voir si elle se contente de sa sieste. L'araignée d'eau passe au-dessus d'elle sans l'effaroucher. Le poisson ne chasse pas ; il dort au soleil ; mais dort, l'œil ouvert, car à peine ai-je bougé pour essayer de me retirer insensiblement en me baissant d'abord, puis en reculant, - j'ai vu la

¹ Giono Jean, *Que ma joie demeure*, Gallimard, p 435.

² Giono Jean, *L'eau vive*, Gallimard, p 208.

tache de l'eau troublée par le coup de nageoire. la truite a filé comme une flèche, écrit Maurice Toesca¹ , dans *Rêveries d'un pêcheur solitaire*.

C'est bien la prodigalité de la vie autour du sujet pêcheur qui l'enchantent lors de ses immersions. Jules Renard¹ conte qu'un martin pêcheur s'est posé un jour sur sa canne : *Je ne respirais plus, tout fier d'être pris pour un arbre par un martin pêcheur.*

Je reprends espoir quand je sens l'approche de la beauté. Ecrit Margaret Laurence et Daniel Pons de retentir dans *Aux Sources de la Présence : Le beau est : absent du confus, présent d'une certaine présence dans le complexe, présent d'une présence certaine dans le simple.*

Flannery pour rendre l'émotion, il n'est pas nécessaire de l'avoir ressentie, il suffit de la contempler, ce qui ne signifie pas la comprendre, ou si vous voulez, il s'agit de comprendre qu'on ne comprend pas...

Les derniers mots du dernier passage d'Annie Dillard cité mérite d'être repris notamment quand elle parle de la contemplation de ce fruit de l'érable, infime réalité du monde vivant à lui tout seul. Annie Dillard fait de cette particule un authentique passeport pour entrer dans le monde vivant.

Chaque matière ou matériau du monde naturel peut devenir précieux, source de contemplation et d'admiration et cela sans pour autant avoir les mots pour en rendre compte. Il s'éduque par la beauté du monde vivant qui le séduit.

Dans la vie de l'atelier et notamment dans les week-ends pêche, ils sont nombreux à rapporter chez eux des objets trouvés lors de leur partie de pêche. Ces matériaux ramassés sont de véritables trésors à leurs yeux.

Annie Dillard⁴ répond : *si l'on cultive une saine pauvreté, une robuste simplicité, de sorte que trouver un sou fasse littéralement le bonheur du jour, alors, puisque le monde est, de fait, semé de sous, avec votre pauvreté, vous venez de vous offrir toute une vie de journées de bonheur ; c'est aussi simple que ça. On n'a que ce qu'on voit.*

¹ Toesca Maurice, *Rêveries d'un pêcheur solitaire ou le chant du ruisseau*, p 96 / 186 p, Editions Albin Michel, Paris 1957.

¹ Renard Jules, *Histoires Naturelles*.

⁴ Dillard Annie, *Pèlerinage à Tinker Creek*, Editions Christian Bourgeois, p 36 / 393.

Dans cette participation à cette vie au bord de l'eau, dans cette ouverture en soi devant la vie qui émerveille, le jeune pêcheur peut éprouver qu'il n'est plus étranger au monde de la rivière, mais bien partie sensible de *ce Grand Corps*. C'est une forme de contemplation associative, intégrative du sujet dans le milieu. Robert Aitken ¹ dans son dialogue avec Frère David, moine bénédictin parle de cet état d'ouverture en utilisant le terme japonais de *kensho*, qui signifie *voir la nature*. Cela laisse entendre que l'on pénètre alors la vraie nature de toute chose et que l'intérieur et l'extérieur ne s'opposent plus.

Je n'ai jamais été déçu par la splendeur de ces paysages, si riches d'effets et si écartés du monde que de me trouver au milieu d'eux la réflexion surgit aussitôt. Paysages naturels vite métamorphosés en paysages intérieurs. Les problèmes qui agitent les cités n'ont pas de place ici. à quoi rimerait d'être ambitieux et jaloux ? Un arbre, une source, une prairie, un rocher sont de terribles leçons de morale; Notre agitation paraît bien mesquine à côté de la permanence minérale et végétale : écrit Maurice Toesca¹.

La pratique de la pêche à la mouche est la pêche qui ouvre à la contemplation. Contemplation de la vie de la rivière et contemplation du matériel, notamment ces petits objets minuscules : les mouches artificielles.

Gérard Danou ² entreprend une synthèse remarquable de cette pratique, quand il écrit:

Une éducation sensualiste, qui voit la forme des choses dans la nature, se perfectionne ici par l'apprentissage de la pêche à la mouche. Le but du jeu est de leurrer les poissons en leur présentant un hameçon dissimulé par quelques brins de plumes, dont la taille la forme et la couleur imitent les insectes aquatiques dont ils se nourrissent. ces leurres dits " mouches " de manière générale, imitent une grande diversité d'insectes qui ne sont pas nécessairement de la classe entomologique des diptères. Ils sont reliés par un fil très fin ou ligne, à une canne légère et flexible fonctionnant comme un fouet. Pour fouetter loin et précis il faut apprendre une manière spéciale de lancer selon un rythme à quatre temps.

¹ Aitken Robert et David steindal-Rast, *Frères de Terre et d'Esprit, Dialogue entre un maître zen et un moine bénédictin*, Les Editions du Relié, 2000, 245 p.

¹ Toesca Maurice, *Rêveries d'un pêcheur solitaire ou le chant du ruisseau*, p 77 / 186 p, éditions Albin Michel, Paris 1957.

² Danou Gérard, *Le roman d'apprentissage*, Editions Sens

Le beau geste souple et harmonieux de la pêche à la mouche ressemble au tir à l'arc japonais et à l'art de la calligraphie. une lecture allégorique permet aussi de comprendre le mouvement rythmé du bras comme l'inscription corporelle dans l'espace et le temps chronologique d'une vie. Quant au temps vécu, intime, il n'est pas accessible à la mesure des physiciens, mais à la durée bergsonienne déployée dans l'espace virtuel du lire et de l'écrire.

Entre le pêcheur et le poisson intervient une certaine connaissance pratique et entomologique sur la vie des poissons et le cycle des insectes. En somme, l'empirisme sensualiste représente le fondement nécessaire d'un regard qui veut en savoir plus sur le monde. L'observation des insectes allie la connaissance sensible et la connaissance objective scientifique qui nomme et classe les découvertes. Les insectes qui intéressent le pêcheur à la mouche suivent un cycle de vie très court de quelques heures parfois. Ils reproduisent un modèle général du cycle de la vie.

Cette sensibilité et cette connaissance des cycles de vie dans l'écosystème rivière sont les marques de l'incorporation du pêcheur au milieu. Daniel Pons écrit :

Si nous vivons dans un Univers impliqué, la solitude devient impossible, et ce parce que, plus ou moins consciemment, la relation existe. Nous sommes impliqués dans le cosmos, reliés par les particules les plus infimes de notre être. L'homme, sous peine d'être remplacé, se doit d'honorer par une relation de qualité au cosmos cet état de fait.

Poétique de la « mouche »

Le façonnage des mouches artificielles requiert d'une très bonne connaissance de la rivière, autrement dit d'avoir passé de nombreuses heures au bord de l'eau à observer. Car l'objectif qui n'est pas une finalité est bien de leurrer un poisson sauvage à partir d'un minuscule objet de moins d'un dixième de gramme. C'est dans le montage des artificielles tendre vers *un essentiel vivant* contenu dans le leurre.

Avant de gagner ce contenu vivant dans l'assemblage des matériaux, il faut avoir essayé, il faut avoir recommencé le même modèle de mouche parfois plus d'une centaine de fois, si ce n'est plus. A l'atelier de pêche de l'école, les jeunes apprennent à monter leurs premières *mouches* sous les conseils avisés d'experts *moucheurs* bénévoles.

Une bonne mouche, c'est à dire une mouche qui prend du poisson, c'est une mouche attractive qui n'est ni copie exacte de l'insecte réel, ni forcément séduisante. Une mouche laide peut se révéler la bonne mouche. C'est ainsi que l'on qualifie une mouche de belle mouche, une mouche qui a le pouvoir dans son façonnage de plumes et de poils de prendre du poisson.

Arriver à saisir *le vivant* par l'observation, en rendre compte dans le montage avec des matériaux naturels afin de susciter la vie, voilà, quelque chose qui mérite bien une réflexion et un approfondissement. C'est le travail de toute une vie parfois avant de comprendre par l'expérience passée au bord de l'eau, comment on monte une mouche qui prend du poisson.

Cette rencontre avec un objet minuscule qui ouvre à la rencontre avec la vie par la prise de poissons sauvages n'est pas loin de la contemplation du Vivant d'Annie Dillard par la simple feuille d'érable.

Certains monteurs de mouches artificielles tels que *Yan Lefèvre*¹, *Stephan Florian*², *Robert Schilardi*³, *Jean Morichon*⁴, *Pierrick Chevillotte*⁵, excellent dans l'art du montage et sont de ce fait toujours plus en conscience avec la vie évolutive des rivières. (On peut citer Frank Sawyer⁶, rendu célèbre par sa *Pheasant tail Nymph, un des modèles les plus efficaces jamais imaginés par l'homme*). Je peux même dire qu'ils se simplifient à mesure qu'ils montent leurs mouches.

Nombreux sont les ouvrages qui traitent de la pêche à la mouche et du montage des mouches artificielles. On peut citer les ouvrages de Boisset⁷, Burnand⁸, Ritz⁹, qui sont aujourd'hui épuisés et recherchés par les collectionneurs.

Posséder alors dans sa boîte à mouche, une ou plusieurs mouches de ces monteurs, c'est un véritable privilège, une véritable aubaine qui peut vous sauvegarder d'une bredouille dans des conditions de pêche difficiles.

¹ Lefevre Yan, monteur de mouches artificielles, résidant en Bretagne.

² Florian Stephan, monteur de mouches artificielles, résidant à Treil.

³ Schilardi Robert, intervenant à l'atelier de pêche, monteur amateur, peintre et poète halieutique.

⁴ Morichon Jean, intervenant à l'atelier de pêche, monteur efficace, résidant à Domont.

⁵ Chevillotte Pierrick, brillant monteur amateur, résidant à Dijon.

⁶ Sawyer Frank, *Le montage des nymphes de Sawyer*, dans *F.S. , Au bord de sa rivière*, p 131 à P 136.

⁷ De Boisset Léonce, *Les mouches du pêcheur de truite*, Editions Les Champs Elysées, 1937.

⁸ Burnand Tony, *A la mouche*, Editions Stock, 1942.

⁹ Ritz Charles, *Pris sur le vif*, Editions Les Champs Elysées, 1937.

Lors du séjour en Lozère, la rencontre avec *Robert Schilardi* a été déterminante pour tout le groupe de jeunes, chacun a pu se frotter au pêcheur et puis chacun est retourné au campement avec des mouches montées par *Robert*. Certains ont décidé de ne pas pêcher avec, d'autres ont voulu faire l'expérience, ces derniers ont pris du poisson.

Je peux relater cette anecdote de pêche, où j'avais pris déjà quelques truites avec *un sedge*¹ *foncé de Robert* (le dernier qu'il me restait dans ma boîte à mouche) sur la rivière Barboure, quand en lançant ma soie, j'ai perché ma mouche dans une branche d'arbre sur l'autre rive. Ne pouvant abandonner cette artificielle qui m'avait donné tant de poissons, et de joie, je me décidais à traverser la rivière, pour aller récupérer ma mouche.

Ce fut difficile et périlleux, car je passais par un courant large et profond, arrivé sur l'autre rive, je constatais que la mouche était à une hauteur d'environ quatre mètres sur la branche, j'entrepris donc d'escalader l'arbre en tenue de pêcheur, jusqu'à ladite branche qui portait ma mouche, aussi me déplaçais-je par la force des bras les jambes au dessus de la rivière jusqu'à atteindre la précieuse artificielle, c'est au moment où je saisis la mouche, que la branche céda me précipitant dans la rivière, dans ma chute je sus garder la mouche de Robert au creux de la main. C'est une dizaine de mètres en aval de la rivière que je regagnais la terre ferme, heureux et trempé de ne pas avoir perdu cette *pépite de poils et de plumes* au pouvoir de faire monter les plus belles truites de la rivière.

Tout cela pour dire, qu'une simple mouche de rien, pesant à peine un gramme peut être responsable de bien d'émotions et d'importances.

D'ailleurs au même titre qu'un peintre ou un écrivain, les monteurs de mouches deviennent et disent dans leur travail quelque chose de leur relation à la vie en général. Ils rejoignent ainsi ce que les Allemands nomment *le monde culturel*, monde perçu, qui n'est pas seulement l'ensemble des choses naturelles, mais aussi ces véritables œuvres d'art que sont les mouches artificielles.

On peut dire que l'on reconnaît un monteur de mouches aux mouches qu'il fait. Une mouche artificielle, c'est aussi la signature du monteur. Tenter pour les jeunes de l'atelier de pêche non d'égaliser ces performances de montage, mais d'atteindre un *essentiel vivant*, est un exercice pédagogique qui allie performance et émerveillement, donc perception du monde vivant.

¹ Mouche artificielle pour le coup du soir qui imite la phrygane.

Un aventurier.

Jette ton cœur loin devant toi et cours l'attraper ! (proverbe arabe) .

Maurice Genevoix écrit :

Il y a quelque chose en toi... a quoi donc ? Une force qui te pousse, un coup de soleil qui t'éclaire, moins que cela, une manière qu'ont tes jambes de marcher au fil des grèves, dans les souches, sur les enrochements, une habitude qu'a gagnée ton dos de se plier au bon moment, une obéissance de tes bras, de tes doigts, selon la rivière ou l'étang, selon le jour et les poissons...alors j'en ai vu, des pays ! Et des poissons dans ces pays ! Et je les ai regardés vivre dans l'eau...et j'en ai pris !

La maîtrise d'une technique de pêche est suffisante pour élaner le jeune vers l'exploration du monde naturel, non seulement la faune aquatique, mais l'ensemble de la faune et de la flore du monde naturel, puisque le jeune compose et se confronte avec l'environnement qu'il foule, la terre, les champs, les forêts.

Cette quête au départ du poisson par l'objet canne à pêche précipite le jeune dans des découvertes et des rencontres qu'il ne s'attendait pas à vivre. On retrouve le parti pris de l'inconnu formateur du sujet avec son cortège de surprises agréables et désagréables. Je me rappelle dans le répertoire des surprises désagréables : la rencontre alors que j'étais enfant sur la rivière *Blaiseron* asséchée avec une vipère qui se dressa devant moi, me faisant alors courir comme jamais je crois, je n'ai couru et puis le face à face quelques années plus tard lorsque je pêchais la truite sur une grève avec un renard enragé sur lequel j'ai failli marcher, mon attention étant rivée sur *le pool* où je lançais ma cuillère. Chacun des jeunes de l'atelier peut raconter des récits de pêche, tant leur passion les convoque dans le monde naturel.

J'ai aussi longtemps ambitionné de n'avoir peur de rien, écrit Barry Lopez ¹. Pierre Olivier est l'aventurier type, qui n'a peur de rien, traverser pendant la nuit une rivière ou une forêt n'est pas un obstacle, bien au contraire. Affronter la peur, affronter ses peurs de l'enfance, c'est l'expérience que chaque jeune peut choisir de vivre dans son adhésion à la vie de l'atelier, notamment dans les sorties de plusieurs jours.

¹ Lopez Barry, cité par Robert Lalonde dans *le monde sur le flanc de la truite*.

Robert Aitken ²répond dans son dialogue avec Frère David que : *Il est clair que toutes les croyances sont relatives. Elles n'ont pas de fondements. Originellement, il n'y a aucune croyance qui soit nécessaire. Fondamentalement, il n'est pas nécessaire de croire en quoi que ce soit : en rien, vraiment.*

Chaque jeune lors des sorties week-ends explore des sites de pêche qu'il ne connaît pas encore, lui donnant ainsi dans *ce faire avec* l'inconnu d'un espace, le goût de l'aventure dans un affranchissement progressif des peurs. Paul a su braver ses peurs d'enfance pour jouir de plus de liberté et de joie en s'autorisant à vivre des sorties sans la présence de ses parents.

Lichtenberg ² écrit dans *Le miroir de l'âme : La meilleure des choses est de vivre comme s'il s'agissait d'une promenade d'herboriste qui va, zigzaguant, ici tentant de sauter un fossé, plus loin encore un autre, et qui hasarde une pirouette, là où nul ne le voit, pour poursuivre ensuite.*

Les premiers contacts avec la faune (ragondins, renards, faisan, serpent etc.) au bord des écosystèmes aquatiques sont impressionnants et nourrissent les récits d'après pêche d'anecdotes qui tiennent en haleine tout le groupe. Le pêcheur, l'aventureux aime armé de sa seule canne à pêche et de sa musette découvrir de nouveaux espaces, de nouvelles rivières, de nouveaux étangs. Les seules canne à pêche et musette sont les symboles d'aventure. La canne objet indispensable, la musette, incontournable qui accueille dans son ventre et ses poches, le petit matériel de pêche, et les effets personnels de chacun : un opinel, le casse croûte, un plan de pêche, une boussole, une flasque de jus de fruit, une boîte d'allumettes, etc.

Hugh Falkus ³ dans son admirable *bible du pêcheur de saumon* conclut son travail sur un point crucial :

Il est essentiel, pour l'esprit et le caractère de l'homme, qu'il se heurte au « challenge » de lieux sauvages, peuplés de vrais animaux sauvages. Parmi toutes les espèces, les saumons et les truites de mer sont, assurément, vraiment sauvages. Nous ne pouvons nous permettre de les laisser disparaître.

La prise de poissons sauvages dans des sites de pêche encore préservés de l'urbanisation est une joie vivifiante perçue par chacun des pêcheurs de l'atelier. La

² Aitken Robert, *Frères de terre et d'Esprit, dialogue entre un maître zen et un moine bénédictin*, Les Editions du relié, 2000, p 120 / 242.

² Lichtenberg, *Le miroir de l'âme* traduit de l'allemand par Charles Le Blanc, Editions José Corti, 1997.

³ Falkus Hugh, *La bible du pêcheur de saumon*, Editions P.E.L. S.A., 1985.

responsabilité de chacun engagée à prendre soin de ce patrimoine éduque chacun à prélever uniquement ce qu'il faut dans cette gestion éco-citoyenne du milieu naturel. Remettre délicatement un magnifique reproducteur sauvage est une attitude développée par l'atelier, et que chaque jeune pêcheur peut vivre régulièrement à chacune des sorties.

L'enfant pêcheur, l'enfant quêteur

*Un ruisseau pour jeter ma ligne
Et je jouis de tout un royaume !*

Si K'Ang ¹

L'objet de sa quête

Il ne va pas sans dire que le jeune pêcheur recherche avant toute chose le poisson. C'est sa quête première, principale qui finit par se décaler pour une quête plus subtile, plus gratuite.

Lorsque les jours *où ça mord* ou *ça biche* particulièrement, où le pêcheur prend ce qu'il veut, après l'euphorie, c'est rapidement après l'euphorie, la lassitude, le désintérêt et l'ennui qui prédomine chez l'halieute.

Jean Marcel Dubos écrit : *Prendre du poisson à tout coup, infailliblement, " n'est pas de jeu ", n'est pas régulier, pas conforme à la règle.*

Pascal a longuement développé l'idée que *nous ne cherchons jamais les choses, mais la recherche des choses*. Selon lui, les hommes ignorent qu'ils visent avant tout *la chasse* (la quête, la recherche) plutôt que *la prise*. *Pour le pêcheur authentique, chasse et prise sont étroitement liées : Son plaisir naît de leur union et de leur équilibre* : écrit Jean Marcel Dubos.

L'anecdote de la sortie carnassiers à Arques la Bataille cet automne est riche d'enseignement. La prise rapide d'un brochet trophée a évanoui pour un temps la joie de l'aventure pêche ; tout ce dont nous avons rêvé pendant des semaines se trouvait étendu sur l'herbe après une demi- heure de pêche.

¹ La montagne vide, anthologie de la poésie chinoise (3 ième siècle- 11 ième siècle), traduction de Patrick Carré et Zéro Bianu, Albin Michel, 1987.

Le poisson

Les truites, où sont les truites ? J'en " sens " de grosses dans le rapide du moulin ; je mettrai les devons que Decantelle m'a montés de ses mains, si aigus, si tenaces, que l'on ne peut plus s'en séparer quand on les saisit : Écrit Tony Burnand ¹ dans En pêchant la truite.

Les jeunes de l'atelier sont fascinés et orientés lors de chaque sortie de pêche vers des poissons qu'ils peuvent prendre à la ligne, c'est toujours cette perspective qui prédomine : *la quête d'un poisson trophée*. C'est aussi la fascination pour le verbe nageant, son agilité, sa rapidité.

Elle fait hors de l'eau des bonds de six pieds pour saisir une mouche et vole, pour ainsi dire, au-dessus des barrages les plus infranchissables : écrit Harry Bernard.

A chaque sortie, le poisson recherché tient en haleine chacun des jeunes et la veille encore, ce fut pour tous la quête de réponses ou de renseignements par rapport à la potentialité de prendre un poisson.

C'est ce « tout-vu », « rien-vu » qui plonge le sujet pêcheur dans une quête aventureuse du poisson et de lui-même. Chaque jeune est heureux de prendre un poisson, évidemment, mais sait aussi de réjouir pour le poisson qu'un autre prendra ou a pris.

L'idéal pur, assurément serait de voir cette bouée entre toutes, la mienne, plonger à l'attaque du brochet. Mais qu'une autre bouée plonge, je n'en serai guère moins ému : j'y aspire comme un idéal mineur, que je n'avouerais point sans honte j'osais tout d'abord l'expliquer à mes propres yeux. Dieu des pêcheurs, faites que ce soit mon vif, mon goujon frétilant que le brochet choisisse et happe, que j'aie l'orgueil de le ferrer, de le sortir de l'eau devant tous les hommes qui sont là ! Mais si je suis indigne ou malchanceux, faites du moins que je le voie mordre avant que ne revienne la nuit, que j'assiste au triomphe d'un autre secoué d'une allégresse toute semblable à la sienne, mais en même temps d'une jalousie qui n'appartiendra qu'à moi seul : écrit Maurice Genevoix, dans La boîte à pêche.

¹ Burnand Tony, *En pêchant la truite*, 1933, Editions Stock, p72 / 175.

Le poisson qui séduit, très proche du caractère en fait. Les jeunes de l'atelier ont tous un poisson de prédilection, un poisson qu'il recherche particulièrement ; un poisson à partir duquel ils s'identifient aussi.

Ainsi *Rémi, Florent, Geoffrey* se passionnent pour la truite, *Pierre-Olivier, Pierre Arnaud, Rémi, Pierre Antoine* se passionnent pour le brochet, *Xavier* se passionne pour le gardon et la carpe.

Je me rappelle cette anecdote racontée par *Hervé Pieddefefer*, ancien détaillant de pêche en Seine Maritime, qui me contait cette histoire vraie d'un pêcheur à la retraite qui avait combattu sur la rivière Arques un magnifique saumon pendant au moins trois heures, le saumon lui ayant pris près de deux cent mètres de corps de ligne. Eprouvé par la lutte et l'émotion, il avait eu juste le temps de mettre le roi des poissons dans le coffre de sa voiture avant de décéder d'une crise cardiaque. Il a été retrouvé tard le lendemain avec le saumon. Quelle belle mort, n'est-ce pas que celle de partir avec un *Salmo salar* !

Pas simplement le poisson

La sortie halieutique étant le moment phare attendu par le jeune pêcheur, tant pour la prise du poisson que pour l'errance aventureuse au bord de l'eau sur des chemins peu fréquentés et l'illusion ludique du retour à la vie sauvage.

Au bord de l'eau, dans cette quête du poisson, le pêcheur reçoit toujours autre chose, c'est à dire des poissons ou pas de poissons, avec autre chose, autre chose d'autre qu'il n'avait pas prévu, qu'il n'avait pas pensé ; c'est ce que je nomme *la part d'inconnu, la part de grâces*.

Dans ses dépassements, ses oublis de la contingence sociale, ses efforts physiques, le pêcheur vit des allégements intérieurs ; l'objet de sa quête : le poisson, peut disparaître pour laisser le champ libre à simplement vivre dans ce qui advient et se réjouir alors de plaisirs minuscules : la vue d'un vison sur une branche, le passage azuré d'un martin pêcheur, la toilette d'une loutre, la surprise d'un poisson énorme dans si peu d'eau, l'odeur de foin ou de bois brûlé, la sieste recouverte au bord de

l'eau, l'amitié avec un ami pêcheur, le festin d'œufs à la coque avec des mouillettes au bord de l'eau, la première gorgée d'un petit vin du copain de Touraine...

Ils avaient l'impression d'être seuls, abandonnés de Dieu et des hommes dans un univers de sable, d'eau et de nuages. : écrit Edward Streeter dans *Vivement les vacances*

Au sein de l'école, quelques jeunes, en écho avec les récits d'aventure de pêche énoncés pendant le temps de la récréation lors des dernières parties de pêche, ont demandé à vivre une sortie de pêche, pas seulement pour la pêche, mais bien pour vivre cette aventure en groupe que leur avaient contée leurs copains pêcheurs. C'est le sentiment de vivre des temps uniques, dans des lieux uniques, que l'on retrouve dans le désir de vie de la tranche d'âge.

Le départ de l'école le matin très tôt en estafette est une expérience unique :

Vous n'avez jamais vu l'aube. La vraie. Pas celle du premier train de banlieue. Seul le pêcheur sait le goût exact du matin, le goût du pain et celui du café de l'aurore. Il a seul, ces privilèges exorbitants...Il est dans l'aube comme le poisson dans l'eau. Vous aurez beau vous lever tôt, à la même heure que lui, vous n'entrerez jamais dans son matin, qui n'a pas la dimension du vôtre³.

Le plan de pêche, la prospection des coins de pêche par équipes de deux, la répartition du matériel, la préparation de la musette avec le petit matériel de survie, couteau, gourde, ficelles, allumettes, la vie au bord de l'eau, les coups du soir jusqu'à la nuit noire, la veillée sous les étoiles... sont les épisodes concrets d'une sortie de pêche qui fédèrent et convoquent dès l'aube de la sortie de pêche des apprentis pêcheurs prêts à vivre l'aventure au bord de l'eau.

Le camp en Lozère reste un des moments forts de la vie de l'atelier non par les prises de poissons, qui ont été plus que médiocres, mais bien par la qualité du vivre ensemble, qui a révélé chacun dans une aventure de vie solidaire. (Annexe 30)

C'est l'immersion dans un autre temps, perçu par beaucoup.

Un bon soleil leur coulait sa chaleur entre les épaules ; ils n'écoutaient plus rien ; ils ne pensaient plus à rien ; ils ignoraient le reste du monde ; ils pêchaient : a

³ Fallet René, *Les pieds dans l'eau*, Mercure de France

écrit Maupassant ² dans Deux amis. Et Pierre Bergounioux de dire dans La Ligne : Nous serions entrés ensemble dans la grande temporalité.

C'est la perception de la beauté : Ici, je pressens l'imminence de la beauté. D'une beauté inépuisable dans sa complexité, qui répond à mon signal, se fait l'écho d'un appel que je n'ai pas souvenir d'avoir clamé et me guide vers le cœur extravagant et sauvage de l'univers : Écrit Annie Dillard ³ qui donne encore une piste éducative quand elle dit : Admire l'univers de ce qu'il ne se dérobe jamais à toi. Admire le comme un ennemi, sans le lâcher des yeux et sans te détourner de lui.

David Steindel-Rast ¹dit : Je pense qu'on a perdu le sens de la beauté de toute chose : la beauté pure, sans décoration, sans en rajouter. Les Japonais, tout comme les Scandinaves, ont su cultiver cet art du naturel, ce sens esthétique dépouillé, par exemple avec le bois naturel, sans peinture ni vernis. Il s'agit simplement de laisser les choses telles qu'elles sont.

C'est soudainement pour chaque jeune faire l'expérience par la respiration de la rencontre avec le milieu, c'est se sentir vivre, respirer, se sentir faire partie intégrante de la vie.

A chacune de nos respirations, nous faisons pénétrer au plus profond du corps. Nous le laissons infuser nos cellules, puis le relâchons doucement. Ce monde que nous expirons n'est plus tout à fait le même qu'avant : il nous a connus en nous traversant : écrit Diane Ackerman ² .

Pendant qu'on marche dans le pré, on a ainsi le monde autour de soi et on l'a dans la poitrine, à l'intérieur, mélangé à la vie et qui se mélange de plus en plus à mesure qu'on respire et ce n'est pas le même monde, l'un complète l'autre : on voit l'arbre et on respire l'arbre, et voilà que ça n'est pas pareil, les deux images ne se superposent pas - car aujourd'hui le poumon n'est plus seulement un organe de nourriture, mais il est un organe de connaissance : écrit Jean Giono³ , dans Les vraies richesses.

Nier l'inspiration équivaut à une condamnation à mort par imperméabilité, écrit Daniel Pons ² dans Aux sources de la Présence.

² Maupassant Guy, *Deux amis*, Gallimard.

³ Dillard Annie, *Pèlerinage à Tinker Creek*, Christian Bourgeois.

¹ Steindl-Rast David *Frères de terre et d'Esprit, dialogue entre un maître zen et un moine bénédictin*, Les Editions du Relié, 2000, p 140 / 242.

² Ackerman Diane, citée par R.Lalonde dans *Le monde sur le flanc de la truite*.

³ Giono Jean, *Les vraies richesses*, p 198.

² Pons Daniel, *Aux sources de la Présence*, Folio, p 69.

Désiré Mérien ⁴ répond dans son ouvrage à la problématique d'utiliser la respiration pour se régénérer, vitaliser ses énergies et renaître adulte.

En revivant ce genre d'expériences quand vous essayez de vous endormir, à la fin d'une journée comme les autres, vous avez la certitude d'avoir vécu. Ecrit dans *La grande course* Humphrey¹.

Dans l'expérience élémentale, chaque jeune peut se sentir éduqué par ce désir intérieur ravivé de vivre des valeurs qui animent le monde. Jean Giono dans *Recherche de la pureté*, écrit :

Désir de vivre au milieu de ce vent sévère. Désir de connaître les valeurs véritables et les vrais rapports de valeurs. Non plus le monde qu'on nous fait, mais le monde que nous faisons.

C'est cette intime conviction de participer à la vie du monde. Les travaux d'aménagement des étangs réalisés régulièrement par les jeunes, les actes de bienveillance prodigués à l'environnement à chacune des sorties entrent dans cette relation-action de participer à la vie du monde.

Le bonheur

Je n'ai jamais pu être sur l'eau sans souhaiter être dans l'eau... Je courus comme un enfant, arrachai mes vêtements et me jetai dans l'eau. Et cela ne dura que quelques minutes, mais j'étais dans le ciel ! A écrit Swinburne, dans Lettre à W. M. Rossetti.

C'est l'expérience recherchée par l'ensemble des jeunes dès que les conditions météorologiques le permettent. (Annexe 31)

Le but de la pêche disparaît alors pour autre chose, c'est le formidable décalé que propose la sortie pêche.

Le but de la pêche avait totalement disparu de son esprit. Se trouver tout seul sur une plage magnifique, sous un ciel radieux était le point essentiel. Peu importait

⁴ Mérien Désiré, *Re-naître par le souffle, dynamiser ses énergies vitales*, Editions Jouvence, 1997, 89 p.

¹ Humphrey, *La grande course*,

*qu'il y ait du poisson ou non, le principal était de profiter du cadre et du moment présent.*¹

Ce sont alors le bonheur des plaisirs minuscules propres à chacun, c'est à la manière d'un Philippe Delerm³ identifier *ses premières gorgées de Bière*.

*Ce jour de mai, pour son humilité contente, de rester allongé dans l'herbe ; de cligner les paupières afin de mieux subir, rose et blanc, jaune et bleu, le papillotement des fleurs ; de respirer au fredon des abeilles l'odeur des calices et des tiges, et celle du terreau moite sur quoi pèse son corps. Il s'étire, les bras étendus. Et de nouveau, sans qu'il le veuille, sa main touche sa boîte à pêche.*²

Ce sont aussi les sentiments forts inspirés par les valeurs du monde naturel, qui font que leur pratique, formidable *laisser agir* avec l'environnement les éduque en conscience élargie :

Notre œuvre a un but : que la beauté de la terre, le pouvoir de l'intelligence, l'élan vers la lutte pour le bonheur, pour la joie et la liberté, prédominent sur les ténèbres et étincellent comme un soleil qui ne se coucherait jamais : écrit Paoustovski.

Ils sont alors prêts à des aventures, où le dépassement, l'effort, l'anticipation, la joie, le bonheur sont leurs piliers :

Ce qui nous manque le plus, aujourd'hui c'est le désir, la lutte pour le désir. Nous voulons être heureux sans le désirer, sans lutter. Nous n'aimons plus rêver et nous débattre. Nous voulons, exigeons, réclamons. Nous nous méfions de la tension et de son aboutissement, la décharge. Nous nous méfions du chaos et de la lumière de l'explosion, de l'éclair par lequel naît l'œuvre, l'amour : écrit Robert Lalonde¹.

Les week-ends pêche sont les occasions pour chaque jeune de se dépasser, tant par les horaires types de la journée, tant par l'omniprésence au bord de l'eau, que par les services de la vie collective.

Ce sont les expériences des éco-naissances dans tout les bienfaits prodigués qui les élancent, les guérissent, les dynamisent. *Vivre l'immense bonheur de ne pas être blessé*, écrit dans *Carnets Krishnamurti*.

¹ Streeter Edward, *Vivement les vacances*, p 105

³ Delerm Philippe, *La première gorgée de bière*, Gallimard.

² Genevoix Maurice, *La boîte à pêche*, Grasset.

¹ Lalonde Robert, *le monde sur le flanc de la truite*,

C'est le bonheur en fait d'une certaine fluidité de l'existence.

La liberté, une sortie des conditionnements

La pêche par son déroulement dans l'environnement décale et libère le jeune des soucis et des préoccupations du monde, dans le questionnaire donné aux jeunes, tous répondent avec leurs mots, que la pêche est un dérivatif des tensions du moment, " *A la pêche* " répond Guillaume, " *je ne pense plus à mes problèmes, je suis heureux c'est tout* ".

" *Buvat pêchait au-dessus du monde, de ses agitations misérables. Les rumeurs de la vie des hommes s'enfonçaient au creux d'un abîme, fondues en un grondement si vague que Buvat le percevait à peine, orage lointain par delà l'horizon, tonnerre rôdant au bas du ciel et qu'on doute d'avoir entendu* " écrit Maurice Genevoix.

Paul Vaillant Couturier ³ écrit : *Le ciel se remplit de nuages qui enlèvent au soleil son excès d'éclat...Paul ne pense plus. Un vague air, réminiscence de musique venue du fond du subconscient, broute paisiblement son cerveau...La rivière qui n'a plus de secrets pour lui le considère comme un végétal de ses amis, et Paul confiant dans ses réflexes se laisse aller à la volonté de la rivière. Il se sent prendre racine comme un iris et fleurir avec la saponaire...*

Et Maurice Genevoix d'écrire : *sa vie ancienne se détachait de lui, et la vie de sa chair vieillissante, réduite et desséchée sur le squelette déjà visible. Le plein air avait tanné sa peau, insensible au dard de moustiques, à la morsure des intempéries...mais son corps n'était plus qu'un prétexte, une apparence immatérielle et qui ne pouvait plus souffrir...il contemplait. Il avait cessé d'être Buvat. La Loire entière le traversait, de Guinand à Marmin, baignant les osiers et les souches, frôlant le sable roux et reflétant les arbres dans le ciel. Tous ces coins où il avait pêché, il les possédait à la fois, si intimement qu'il n'avait plus besoin d'y songer. Toute présence s'abolissait, et jusqu'à sa propre présence. Cette ligne dans les mains de Buvat, c'était une ligne qui pêchait sans l'intervention de Buvat. Ce goujon qui frétillait au bout, personne ne l'avait pris, goujon pris à la ligne.*

³ Vaillant-Couturier Paul, *découverte de la rivière*, almanach ouvrier paysan, 1937.

Ce retour vers l'anonymat du monde naturel provoque des libéralités nouvelles, des surgissements de l'enfant caché en soi, il y a un processus qui révèle la beauté cachée de la personne, dans un dégagement des contraintes sociales, familiales. Paul Maclean incarne parfaitement le sujet qui sort des conditionnements par la pratique de la pêche à la mouche, où dans sa manière de fouetter il s'était dégagé des consignes paternelles.

Daniel Pons écrit : *Au-delà de toutes idéologies vit l'homme en sa valeur propre.*

Or, il s'agit bien dans cette confrontation avec le réel d'une recreation du sujet dans son identité véritable. John Donne dans son poème *The Cross* retentit : *Les sculpteurs ne façonnent pas les visages, c'est en ôtant ce qui les masque qu'ils les révèlent.*

Le monde naturel et en particulier la fluidité des rivières opérerait cette alchimie éducatrice du sujet en le nommant libre d'une part et en s'affirmant comme catalyseur relationnel essentiel. Autrement dit, la liberté, c'est la relation qui su vivre le sujet avec le monde naturel.

La joie

C'est la joie d'être en résonance par ses sens : la joie d'être *ces grands témoins oculaires, auditifs et olfactifs.* (*Pistes pour l'écoformation*)

La joie d'être ces grands témoins oculaires, auditifs et olfactifs.

La vision, sens primordial pour la pêche à la ligne, sens que le jeune aiguisé à chacune de ses sorties et cela sans lunettes antireflet nécessairement. Le désir de voir est suffisant, allié du sens de l'eau et notre pêcheur aura vite fait de *subodorer* la tenue des poissons sur les postes. Ce sens éveillé lui offrira bien d'autres spectacles et scènes de la vie de la rivière qui l'émerveilleront.

Quand tu abandonnes ton quant-à soi, le paysage se révèle, écrit Lopez.

C'est aussi voir de façon nouvelle, voir le réel affranchi des conditionnements scolaires, intellectuels et culturels. C'est voir au sens d'Elan Noir ou de Krishnamurti.

Stewart Edwards White, par Annie Dillard : *j'ai toujours soutenu que si l'on regarde avec assez d'attention, on arrive à voir le vent ces débris indistincts que l'on discerne à peine et qui filent dans les hauteurs de l'air.*

Merleau-Ponty écrit: *Ce qu'on appelle inspiration devrait être pris à la lettre : il y a vraiment inspiration et expiration de l'être, respiration dans l'Etre, action et passion si peu discernables qu'on ne sait plus qui voit et qui est vu, qui peint et qui est peint.*

Il faut prendre à la lettre ce que nous enseigne la vision : que par elle nous touchons le soleil, les étoiles, nous sommes en même temps partout, aussi près des lointains que des choses proches, et que même notre pouvoir de nous imaginer ailleurs- de viser librement, où qu'ils soient, des êtres réels, emprunte encore à la vision, remploie des moyens que nous tenons d'elle. Elle seule nous apprend que des êtres différents, " extérieurs ", étrangers l'un à l'autre, sont pourtant absolument ensemble.

Voir la vie, c'est en faire-part, c'est être intégré, c'est l'aimer toujours plus, c'est vouloir pour certains y passer leur vie ; c'est comprendre aussi beaucoup par l'observation, c'est tendre vers cet univers sans cesse en mouvement et jamais en répétition ; *c'est entrer dans son mouvement, son ordonnement subtile, fécond et puissant*, écrit Daniel Pons.

Maintenant Najard pêchait. Il avait tout résolu à la fois :quels poissons il allait attaquer, avec quelle ligne et quels appâts...En quittant sa roulotte il n'emportait jamais d'appât. Quel appât, s'il ne savait encore ce qu'il allait décider tout à l'heure, quand une fois il aurait, des oreilles et des yeux, accueilli les conseils de la Loire ? Rapporte Maurice Genevoix dans la Boîte à pêche.

Le toucher, je laisse à Jean Giono le soin de parler de ce sens dans les mots qu'il prête à *Antonio*, personnage dans *Le Chant du Monde*, qui décrit la sensualité des mouvements et des massages aquatiques de la rivière sur les jambes du jeune pêcheur. Il écrit :

Tous les matins, Antonio se mettait nu. D'ordinaire, sa journée commençait par une lente traversée du gros bras noir du fleuve. Il se laissait porter par les courants ; il tâtait les nœuds de tous les remous ; il touchait avec le sensible de ces cuisses les longs muscles du fleuve et, tout en nageant, il sentait, avec son ventre, si l'eau portait, serrée à bloc, ou si elle avait tendance à pétiller. De tout ça il savait s'il devait prendre le filet à grosses mailles, la petite maille, la navette, la gaule à fléau, ou s'il devait pêcher à la main dans les ragues du gué.

Que dire des rencontres avec les mains pour des poissons sauvages qui fascinent les jeunes, les mains sont l'espace sensible de la rencontre avec des êtres de milieux différents, le pêcheur débutant se rappellera toujours de ses premiers poissons sortis de l'eau gigotant dans ses mains, je pense ici à *Jean Baptiste*, une nouvelle recrue de l'atelier qui a vécu cette expérience du toucher pour ses premiers gardons. De l'appréhension à la confiance, à la connaissance pour la joie, c'est sa progression sensible par le toucher.

Et puis, c'est la terre, les arbres, leurs écorces, les champignons, les fruits, que le jeune expérimente et rencontre avec les mains. *Non, la terre n'est pas sale !* me confiait Geoffrey. Encore fallait-il le faire comprendre à sa mère !

C'est par le toucher éveillé, éduqué lors de ses sorties régulières à la pêche, qu'un jeune est rendu capable de monter ses mouches artificielles. Le soir sur son étai, il peut approcher *cet essentiel vibrant* évoqué précédemment dans une joie discrète dans le façonnage des *pépites de poils et de plumes*.

Certains pêcheurs à la mouche goûtent l'eau des rivières qu'ils parcourent, d'autres goûtent l'amorce qu'ils malaxent, d'autres aquarellistes peignent leur croquis avec l'eau des rivières qu'ils prélèvent. Chaque jeune découvre le goût pour des aliments naturels, prélevés lors de ramassage ou de cueillette. Chaque jeune est invité à goûter le fruit de sa pêche en apprenant les bases de la cuisine. La préparation d'une truite sauvage rapportée sur fougères, que l'on déguste au coin du feu est une expérience sensorielle qui éveille les papilles de chacun. Merveille de la chair unique, parce que sauvage et prise par lui-même ou un autre pêcheur ami.

Humer alors, sentir pour celui qui n'est pas loin le délicieux fumé, sentir l'odeur du bois et des herbes mêlées, sentir l'odeur de la pluie qui mouille la terre, sentir les

odeurs du printemps, choisir alors de s'y incorporer à ses parfums discrets. Je connais un ami pêcheur qui me parle avec plaisir et joie de l'odeur d'un bon crottin de cheval.

Entendre enfin les bruits de la terre, *ré-entendre* ces bruits de la vie, le chant d'un coq faisant dans le champ d'à côté, entendre les frôlements du vent dans les hautes herbes (et finir par le voir comme disait un américain), entendre pendant le coup du soir, car c'est le seul sens qui nous permette de tirer son épingle du jeu, le gobage devant ou derrière soi et au *feeling* lancer la soie dans ce soir où les truites sont en activités et attendre le cœur tambour le signal sonore de la montée d'une belle sur son *sedge sombre*. Ces expériences du fameux *Coup du soir* sont perçues par les jeunes comme les moments de vie importants et attendus dans un éveil des sens, dans un savoir-faire et un savoir-vivre où l'inconnu est quasi permanent.

Un jeune qui se trouve régulièrement au bord de l'eau, finit par comprendre intuitivement la rivière ou l'étang, on peut parler de connivence, de *synchronicité*. Il finit par faire corps avec l'élément eau. Il est alors capable de réagir en un éclair à partir de cet état relié.

C'est le sixième sens, celui qui fait la différence dans certaines circonstances, ce sens tel une voix intérieure, qui dit : *C'est maintenant, vas-y ferre, ou vas-y lance, etc. !*

Frank Sawyer ¹ parle souvent de ce sixième sens quand il relate ses pêches en nymphes. Sixième sens qui rejoint ce « quelque chose qui danse » d'Herrigel .

E. Herrigel ² , dans *Le zen dans l'art chevaleresque du tir à l'arc* relate son expérience dans le laisser agir de ce *quelque chose qui tire* , ce *quelque chose qui danse* . Il cite notamment l'exemple donné par un maître alors qu'il ne comprenait pas ce par où il devait passer. Il reprend :

L'araignée danse sa toile sans savoir que des mouches viendront s'y prendre ; la mouche, elle, qui va dansant dans un rayon de soleil, ignore ce qui se trouve

¹ Sawyer Frank, *Au bord de sa rivière*.

² Herrigel E., *Le zen dans l'art chevaleresque du tir à l'arc*, Edition Dervy, Collection l'Être et l'Esprit, p 100 / 131 P.

devant elle et se prend dans cette toile. Mais, dans l'araignée comme dans la mouche, "quelque chose" danse et, dans cette danse, extérieur et intérieur sont un. Je suis capable de m'expliquer mieux, c'est ainsi que l'archer atteint la cible sans avoir extérieurement visé.

La pêche en convoquant le pêcheur à un irrémédiable éveil des sens, précipite en fait le pêcheur dans une conscience du vivant, dans une participation au Vivant. Il finit par ne plus se méfier *de la tension, de son aboutissement, la décharge, ne plus se méfier du chaos et de la lumière de l'explosion, de l'éclair par lequel naît l'œuvre, l'amour.* Sa joie naît de cet état de lâcher prise, il fait l'expérience de la joie pauvre et réelle et tout cela dans le plus grand anonymat.

Roberto Juarroz ³ retentit sur la joie dans *Poésie verticale* en écrivant :

*Mais le centre de la joie d'être quelqu'un
est la joie de ne l'être pas,
L'exacte compréhension
du dessein de ce fil que nous tendons
dans le geste précis
de pêcheurs qui ne pêchent pas le poisson
mais la perte du poisson,
jusqu'à pêcher leur propre perte.*

La joie du jeune pêcheur qui fréquente l'atelier, c'est rejoindre la joie du monde en mouvement.

C'est la joie pour des choses infimes, qui confirment la prodigalité de la rivière et de la vie. C'est la joie de l'existence.

³ Juarroz Roberto, *Poésie verticale*. Traduction Roger Munier. Fayard.